

LES REVUES ÉTRANGÈRES

THE SCOTTISH GEOGRAPHICAL MAGAZINE

Turquie d'Asie & Arménie

D'après un article du capitaine F. R. MAUNSELL. — Mai 1896.

D'APRÈS les récents événements qui ont agité l'Arménie et le Kurdistan il semble que les races n'aient point encore trouvé leur équilibre dans cette partie de la Turquie d'Asie, qui confine à la Russie et à la Perse et que, selon l'expression du capitaine Maunsell, « la marée de la conquête a balayée tant de fois de son flux et de son reflux, marée dont la dernière vague a été l'invasion des Turcs Osmanlis ».

Par l'influence violente des guerres continuelles, les frontières politiques ont subi de fréquentes variations ; à l'heure actuelle les Osmanlis sont la race gouvernante, mais les autres parties de la population sont composées d'éléments nombreux et discordants, — races rivales, d'aspirations et de religions rivales. — Parmi les races chrétiennes, les Arméniens sont fort répandus dans la portion septentrionale du pays, surtout dans les grandes villes et les villages de la plaine ; il n'y a cependant pas de district, excepté peut-être dans les montagnes de Zeitoun, où la population soit exclusivement arménienne ou chrétienne, mais elle est partout mélangée de races musulmanes, beaucoup plus belliqueuses.

C'est ainsi que dans le district du lac Van on peut estimer comme formant la moitié de la population l'élément arménien ; le reste se compose de Kurdes et d'Osmanlis. A Van même, les Arméniens sont 14 000 contre 11 000 Musulmans. Agriculteurs habiles, aussi aptes à tous les négoce qu'aux affaires de banque, sachant profiter des moyens d'instruction qui ont été mis à leur portée, surtout par les missions américaines, les Arméniens sont les maîtres du commerce dans toute la région.

Les Kurdes ont au contraire conservé leurs instincts de peuple pasteur. Ils en ont même gardé l'organisation par tribus. Encore maintenant, l'été, ils ont coutume d'abandonner leurs villages, pour aller vivre sous leurs tentes en poil de chèvre, là où ils trouvent les pâturages qui leur plaisent. Il y en a même, dans le centre et le sud du Kurdistan, sur les rives du Tigre, qui sont complètement nomades.

Ceux-là, on les a souvent considérés comme un ramassis de vagabonds paresseux, qu'il faudrait à tout prix amener à se fixer, si l'on veut établir la paix dans la contrée. Mais, à mon avis, écrit le capitaine Maunsell, c'est une manière de voir erronée. Ils font un grand commerce de laine et de poil de chèvre. La chaleur de l'été dans la plaine les conduit à chercher dans la montagne l'herbe qui y pousse aussitôt que fondent les neiges. Le froid intense de l'hiver et la neige les ramènent en bas, pour trouver dans le prétendu désert, à l'est de Mossoul et de Djizret, les pâturages abondants qui y naissent avec les pluies d'automne et durent jusqu'au commencement du printemps ; si bien que s'ils doivent garder les habitudes pastorales qu'ils ont eues pendant d'innombrables générations, ils doivent forcément être nomades.

Les Kurdes du plateau arménien sont plus fanatiques contre les chrétiens que ceux de la montagne. Ces derniers sont francs et hospitaliers, et leur naturel n'est pas cruel, quoiqu'ils aiment à faire de véritables razzias, soit entre eux sur le territoire des autres tribus, soit au delà de la frontière persane.

Il y a dans le bassin du grand Zab et dans la région de Mossoul une autre race particulière. Ce sont les chrétiens assyriens ou nestoriens. Ils sont au nombre de 200 000 environ. La plupart d'entre eux, appelés alors Chaldéens, se sont rattachés à l'église romaine au XVII^e siècle. Mais il y en a encore qui, sous le nom de Néo-Chaldéens, forment une secte à part, ayant un patriarche particulier.

Les Nestoriens de la montagne sont belliqueux, et peu différents des Kurdes. Les Chaldéens de Mossoul sont au contraire des agriculteurs industriels, et leurs instincts d'indépendance ont été brisés par des siècles d'oppression.

Enfin, dans la grande plaine de Mésopotamie, l'élément arabe l'emporte sur tous les autres.

De la longue étude géographique du capitaine Maunsell, nous n'avons retenu que la partie ethnographique, qui

peut aider à faire comprendre l'état d'effervescence de ces régions à certaines époques.

Citons encore, au point de vue de la politique internationale, la conclusion de ce long et sérieux article :

« La situation de la Turquie d'Asie de l'Est est une des plus favorables, à mi-chemin entre l'Europe et l'Asie, ouverte qu'elle est au sud-est sur le golfe Persique, et par là sur l'Océan Indien, à l'ouest ayant accès sur la Méditerranée, au nord sur la mer Noire, tandis qu'elle commande au nord-est la Caspienne et les routes qui de l'Asie centrale traversent la Perse, et qu'en même temps les hautes chaînes du Caucase la séparent de l'Europe et la font asiatique... »

« Par Erzeroum passent toutes les routes allant à l'ouest, vers l'Anatolie ; étroite passe de Bitlis est une autre porte conduisant d'un côté à la Méditerranée, donnant accès de l'autre au bassin ouvert du Tigre et du golfe Persique. De l'est du plateau, la voie est aisée vers l'Azerbeïdjan, une des plus riches provinces de la Perse, et de là une autre route débouche dans la vallée du Tigre par Rowandus et Koï Sandjak. Ces considérations, qu'on admettra, je pense, font voir la grande importance du plateau arménien, sans avoir même égard aux épreuves qui ont jeté la perturbation dans sa population chrétienne. »

L'ILLUSTRAZIONE ITALIANA

La République de Tavolara.

D'après un article de M. G. FUMAGALLI. — Mars 1896.

TOUT récemment encore il a été question, dans divers journaux, d'une république indépendante, inconnue ou peu s'en fallait, et de toutes la plus minuscule. C'était dans l'île de Tavolara qu'aurait eu son siège cet Etat souverain.

Cette île, ou plutôt cet îlot de Tavolara — car sa surface n'est que d'environ 6 kilomètres carrés, — se trouve à l'entrée du golfe de Terranova, sur la côte nord-ouest de la Sardaigne. A en croire la légende, qui s'était formée dans une certaine presse, la famille des Bertoleoni aurait possédé à titre héréditaire la royauté de Tavolara, qui, en 1882, aurait changé de régime et se serait constituée en république. A ce propos, M. Fumagalli cite une lettre d'un grand journal américain adressée « *A son Excellence le Président de la République de Tavolara* », pour lui demander des renseignements sur l'histoire de la République sœur d'outre-mer, son régime gouvernemental, etc.

Or cette principauté souveraine n'a jamais existé que dans l'imagination du Giuseppino et de Paolo Bertoleoni, et voici pourquoi, au dire de M. Fumagalli :

Le roi Charles-Albert serait autrefois venu à Tavolara pour chasser et y aurait trouvé Giuseppino, ou bien cet homme lui aurait été présenté à Tempio, en 1842.

« Charles-Albert demanda à Bertoleoni combien d'habitants il y avait dans l'île ; à quoi Bertoleoni répondit : « Il n'y a que moi, Majesté ». Et alors Charles-Albert, souriant à fleur de lèvres, comme il en avait l'habitude, répliqua : « Vous êtes donc le roi de Tavolara ». Et ce fut l'investiture du nouveau souverain, investiture pour rire, que Giuseppino prit si bien au sérieux que, revenu dans l'île, il se hâta de barbouiller au badigeon jaune, sur la porte de sa cabane, une couronne, symbole visible de sa nouvelle dignité. »

Ce roi d'opérette aurait été quelque peu suspect de bigamie, ce qui lui avait fait préférer la solitude de son île à des régions plus habitées, mais trop policées. Son fils, Paolo I^{er}, eut maille à partir avec la justice italienne, et maintenant encore, celle-ci vient de temps à autre exiger de cette insigne famille le paiement des impôts en retard. On voit que l'Italie n'a pas respecté cette prétendue indépendance. Elle s'est contentée de reconnaître que, par prescription, les Bertoleoni étaient devenus civilement propriétaires du sol et elle leur a acheté en 1861, lors de la construction du phare de Tavolara, la moitié de leur domaine pour la somme modeste de 12 000 lire.

